

visiblement. J'accouchai de mon Pierre-Paul ; il n'y avait pas un sou à la maison ; nous commençâmes à vendre nos meubles pièce à pièce : ah ! Monsieur ! c'est bien cruel de voir s'en aller comme ça ces vieux amis !...

Magdeleine s'essuya les yeux, puis elle poursuivit :

—L'armoire, la commode, puis un des deux lits, y passèrent, puis un de nos matelas, puis ma croix de jeune fille, puis mes anneaux de mariage ; nous n'avions presque plus rien à vendre, lorsque mon beau-frère revint : c'était en août 1832 ; il y avait deux ans qu'il était absent.

—Et alors ?

—Alors, Monsieur, nous espérâmes ; mais son arrivée ne changea rien ; il avait mangé toutes ses épargnes dans ce voyage ; en outre, il était triste, sombre, abattu ; il paraît qu'il avait obtenu de rester auprès du fils de l'Empereur ; mais le jeune prince était mort, et c'est pour cela que Pierre était revenu.

—Pauvre Pierre ! murmura notre héros.

—Oui, pauvre Pierre, car le spectacle de notre misère lui fendit le cœur ; mon mari était si faible qu'il ne pouvait presque plus travailler. Un matin, nous vîmes Pierre fouiller silencieusement dans sa poche, et en tirer un petit paquet soigneusement enveloppé ; il le baisa, puis sortit précipitamment ; le soir il nous apporta cinquante francs ; il avait mis sa croix au Mont-de-Piété.

—Et que ne m'écrivait-il ?... moi, si près d'ici, et qui aurais tout donné pour le rencontrer !

—Il parlait souvent, à voix basse et en termes mystérieux, d'un ami qu'il avait à Paris ; mais il ajoutait qu'il lui était défendu de le revoir jusqu'à une certaine époque ; qu'il craignait de le rencontrer, parce qu'il n'aurait peut-être pas le courage de lui cacher un secret confié à son honneur... nous

ne comprenions pas grand'chose à tout cela ; cependant mon mari allait toujours dépérissant ; on ne le voulait plus au chantier ; alors Pierre donna le ruban rouge de sa boutonnière, dit à son frère de se reposer, et sortit, comme la première fois, sans mot dire : le soir il nous rapporta le prix de sa journée...

Nous vécûmes ainsi pendant quelques semaines ; mais nous manquions des choses les plus nécessaires, j'étais presque aussi malade que mon mari, et avec le prix des journées de Pierre nous étions obligés de nous nourrir tous sept. Un jour, mon beau-frère se frappa le front comme un homme à qui vient une idée subite. Il courut à Paris et y passa toute une journée : c'était pour découvrir l'adresse d'une grande dame, bien riche, bien riche, qui voyageait en pays étranger...

Napoléon Potard pensa à Bénédictine et tressaillit.

—Quand il revint, continua Magdeleine, il était un peu plus calme ; il savait que cette grande dame... une marquise, je crois, était fixée pour le moment à Fise ; il lui écrivit ; l'attente fut bien longue ; enfin la réponse arriva. ..

—Et qu'y avait-il ?

—Cette dame écrivait de sa propre main, à mon beau-frère, que tout ce qui était à elle était à lui, et qu'elle lui envoyait sur son banquier de Paris un crédit en blanc dont lui-même écrirait le chiffre ; mais Aubrespy était trop fier ; il aurait pu mettre sur ce morceau de papier, dix, vingt, trente mille francs.... il mit cinq cents francs.

—Noble cœur !

—Hélas ! mon mari mourut ; les cinq cents francs, joints aux journées de Pierre, suffisaient, et au delà, à nos besoins ; mais un jour, il y a quatre mois de cela, Pierre me dit : "Magdeleine, il faut encore que je vous quit-